

Corpus de textes sur la technique

Références pour la préparation du débat sur l'IA

Texte 1 :

« Dans des milliers d'années, quand le recul du passé n'en laissera plus apercevoir que les grandes lignes, nos guerres et nos révolutions compteront pour peu de chose, à supposer qu'on s'en souvienne encore ; mais de la machine à vapeur, avec les inventions de tout genre qui lui font cortège, on parlera peut-être comme nous parlons du bronze ou de la pierre taillée ; elle servira à définir un âge. Si nous pouvions nous dépouiller de tout orgueil, si, pour définir notre espèce, nous nous en tenions strictement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme la caractéristique constante de l'homme et de l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas *Homo sapiens* (1), mais *Homo faber* (2). En définitive, l'intelligence, envisagée dans ce qui en paraît être la démarche originelle, est la faculté de fabriquer des objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils et d'en varier indéfiniment la fabrication. »

BERGSON, *L'Évolution créatrice*, 1907

(1) *Homo sapiens* : l'homme comme être capable de science.

(2) *Homo faber* : l'homme comme être capable de technique.

Texte 2 :

« L'ouvrier s'appauvrit d'autant plus qu'il produit plus de richesse, que sa production croît en puissance et en volume. L'ouvrier devient une marchandise. Plus le monde des choses augmente en valeur, plus le monde des hommes se dévalorise ; l'un est en raison directe de l'autre. Le travail ne produit pas seulement des marchandises ; il se produit lui-même et produit l'ouvrier comme une marchandise dans la mesure même où il produit des marchandises en général. Cela revient à dire que le produit du travail vient s'opposer au travail comme un être étranger, comme une puissance indépendante du producteur. Le produit du travail est le travail qui s'est fixé, matérialisé dans un objet, il est la transformation du travail en objet, matérialisation du travail. La réalisation du travail est sa matérialisation. Dans les conditions de l'économie politique, cette réalisation du travail apparaît comme la déperdition de l'ouvrier, la matérialisation

comme perte et servitude matérielles, l'appropriation comme aliénation, comme dépouillement. [...] Toutes ces conséquences découlent d'un seul fait : l'ouvrier se trouve devant le produit de son travail dans le même rapport qu'avec un objet étranger. Cela posé, il est évident que plus l'ouvrier se dépense dans son travail, plus le monde étranger, le monde des objets qu'il crée en face de lui devient puissant, et que plus il s'appauvrit lui-même, plus son monde intérieur devient pauvre, moins il possède en propre. C'est exactement comme dans la religion. Plus l'homme place en Dieu, moins il conserve en lui-même. L'ouvrier met sa vie dans l'objet, et voilà qu'elle ne lui appartient plus, elle est à l'objet. Plus cette activité est grande, plus l'ouvrier est sans objet. Il n'est pas ce qu'est le produit de son travail. Plus son produit est important, moins il est lui-même. La dépossession de l'ouvrier au profit de son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une existence extérieure, mais que son travail existe en dehors de lui, indépendamment de lui, étranger à lui, et qu'il devient une puissance autonome face à lui. La vie qu'il a prêtée à l'objet s'oppose à lui, hostile et étrangère. »

MARX, *Manuscrits de 1844*, 1932 (posthume)

Texte 3:

« Les dernières générations ont fait des progrès extraordinaires dans les sciences de la nature et leur application technique, et ont affermi leur domination de la nature d'une façon jusque-là inimaginable. Le détail de ces progrès est connu, il est superflu de les énumérer. Les hommes sont fiers de ces conquêtes, et à bon droit. Mais ils croient avoir remarqué que ce pouvoir nouvellement acquis de disposer de l'espace et du temps, cet asservissement des forces de la nature, l'accomplissement de ce désir millénaire, n'ont pas augmenté la satisfaction du plaisir qu'ils attendent de la vie, ils ont le sentiment que tout cela ne les a pas rendus plus heureux. Cette constatation devrait suffire à en tirer la conclusion que le pouvoir exercé sur la nature n'est pas l'unique condition du bonheur des hommes, de même qu'il n'est pas le seul but des aspirations de la culture, et non pas à en déduire que les progrès techniques n'ont aucune valeur pour notre économie du bonheur (1). »

FREUD, *Le Malaise dans la culture*, 1929

(1) économie du bonheur : ici, organisation du bonheur.

Texte 4 :

« Il serait insensé de donner l'assaut, tête baissée, au monde technique : et ce serait faire preuve de vue courte que de vouloir condamner ce monde comme étant l'œuvre du diable. Nous dépendons des objets que la technique nous fournit et qui, pour ainsi dire, nous mettent en demeure de les perfectionner sans cesse. Toutefois, notre attachement aux choses techniques est maintenant si fort que nous sommes, à notre insu, devenus leurs esclaves. Mais nous pouvons nous y prendre autrement. Nous pouvons utiliser les choses techniques, nous en servir normalement, mais en même temps nous en libérer,

de sorte qu'à tout moment nous conservions nos distances à leur égard. Nous pouvons faire usage des objets techniques comme il faut qu'on en use. Mais nous pouvons en même temps les laisser à eux-mêmes comme ne nous atteignant pas dans ce que nous avons de plus intime et de plus propre. Nous pouvons dire « oui » à l'emploi inévitable des objets techniques et nous pouvons en même temps lui dire « non », en ce sens que nous les empêchions de nous accaparer et ainsi de fausser, brouiller et finalement vider notre être. Mais si nous disons ainsi à la fois « oui » et « non » aux objets techniques, notre rapport au monde technique ne devient-il pas ambigu et incertain ? Tout au contraire : notre rapport au monde technique devient merveilleusement simple et paisible. Nous admettons les objets techniques dans notre monde quotidien et en même temps nous les laissons dehors, c'est-à-dire que nous les laissons reposer sur eux-mêmes comme des choses qui n'ont rien d'absolu, mais qui dépendent de plus haut qu'elles. »

HEIDEGGER, *Questions IV*, 1966-76

Texte 5 :

« En 1957 un objet terrestre, fait de main d'homme, fut lancé dans l'univers; pendant des semaines, il gravita autour de la Terre conformément aux lois qui règlent le cours des corps célestes, le Soleil, la Lune, les étoiles. Certes, le satellite artificiel n'était pas un astre, il n'allait point tourner sur son orbite pendant ces durées astronomiques qui à nos yeux de mortels enfermés dans le temps terrestre paraissent éternelles. Cependant, il put demeurer quelque temps dans le ciel; il eut sa place et son chemin au voisinage des corps célestes comme s'ils l'avaient admis, à l'essai, dans leur sublime compagnie. Cet événement, que rien, pas même la fission de l'atome, ne saurait éclipser, eût été accueilli avec une joie sans mélange s'il ne s'était accompagné de circonstances militaires et politiques gênantes. Mais, chose curieuse, cette joie ne fut pas triomphale; ni orgueil ni admiration pour la puissance de l'homme et sa formidable maîtrise n'emplirent le cœur des mortels qui soudain, en regardant les cieux, pouvaient y contempler un objet de leur fabrication. La réaction immédiate, telle qu'elle s'exprima sur-le-champ, ce fut le soulagement de voir accompli le premier « pas vers l'évasion des hommes hors de la prison terrestre ». Et cet étrange propos n'était pas une fantaisie de journaliste américain, loin de là : inconsciemment, il faisait écho à la phrase extraordinaire que, plus de vingt ans auparavant, l'on avait gravée sur la stèle d'un grand savant russe : « L'humanité ne sera pas toujours rivée à la Terre. ». Ces opinions sont devenues des lieux communs. Elles prouvent que les gens ne sont nullement en regard sur les découvertes de la science et sur les progrès techniques et qu'au contraire ils les ont devancés de plusieurs dizaines d'années. En ce cas comme dans d'autres, la science a réalisé et confirmé ce que les hommes avaient anticipé dans des songes qui n'étaient ni creux ni absurdes. La seule nouveauté, c'est que l'un des plus respectables journaux américains ait enfin proclamé en première page ce qui jusqu'alors était enfoui dans la littérature fort peu respectable de la science-fiction (à laquelle malheureusement personne n'a encore accordé l'attention qu'elle mérite comme véhicule des sentiments et aspirations de masse). La banalité de la phrase ne doit pas nous faire oublier qu'elle était, en fait, extraordinaire; car si les chrétiens ont parlé de la Terre comme d'une vallée de larmes et si les philosophes n'ont vu dans le corps qu'une vile prison de l'esprit ou de l'âme, personne dans l'histoire du genre humain n'a jamais considéré la Terre comme

la prison du corps, ni montré tant d'empressement à s'en aller, littéralement, dans la Lune. L'émancipation, la laïcisation de l'époque moderne qui commença par le refus non pas de Dieu nécessairement, mais d'un dieu Père dans les cieux, doit-elle s'achever sur la répudiation plus fatale encore d'une Terre Mère de toute créature vivante ? La Terre est la quintessence même de la condition humaine, et la nature terrestre, pour autant que l'on sache, pourrait bien être la seule de l'univers à procurer aux humains un habitat où ils puissent se mouvoir et respirer sans effort et sans artifice. [...]

Cet homme futur, que les savants produiront, nous disent-ils, en un siècle pas davantage, paraît en proie à la révolte contre l'existence humaine telle qu'elle est donnée, cadeau venu de nulle part (laïquement parlant) et qu'il veut pour ainsi dire échanger contre un ouvrage de ses propres mains. Il n'y a pas de raison de douter que nous soyons capables de faire cet échange, de même qu'il n'y a pas de raison de douter que nous soyons capables à présent de détruire toute vie organique sur terre. La seule question est de savoir si nous souhaitons employer dans ce sens nos nouvelles connaissances scientifiques et techniques, et l'on ne saurait en décider par des méthodes scientifiques. C'est une question politique primordiale que l'on ne peut guère, par conséquent, abandonner aux professionnels de la science ni à ceux de la politique. »

ARENDT, *La condition de l'homme moderne*, 1958

Texte 6 :

« L'existence d'une machine à laver, par exemple, satisfait certainement un besoin humain, mais quand elle cesse de fonctionner et qu'il faut la réparer, l'être humain doit bien se demander quels sont ses besoins à elle. En de telles circonstances, la technologie n'est plus l'expression de notre maîtrise de l'univers, mais un affront à notre narcissisme. [...] Nous faisons appel à un réparateur quand notre monde normal se dérègle, quand notre dépendance presque inconsciente à l'égard d'objets habituellement dociles (une chasse d'eau par exemple) se manifeste soudainement avec une acuité douloureuse. C'est pour cette raison que la présence du réparateur provoque souvent un certain malaise chez la personnalité narcissique. Et ce non pas tant parce qu'il est parfois sale ou peu raffiné, mais parce qu'il incarne un défi fondamental à notre perception de nous-même. Nous ne sommes pas aussi libres et indépendant que nous le croyons. De même l'apparition dans notre rue d'un chantier qui interrompt le fonctionnement normal des infrastructures urbaines, qu'il s'agisse des canalisations souterraines ou du réseau électrique, met en lumière notre dépendance collective. Riches ou pauvres, nous habitons souvent des univers très différents au sein d'un même espace urbain, mais, en fin de compte, nous partageons la même réalité physique, et notre dette à l'égard du monde est similaire. »

M. B. CRAWFORD, *Eloge du carburateur*, 2010

Texte 7 :

« Dissimulées derrière nos moteurs de recherche, réseaux sociaux, générateurs de textes ou d'images et autres assistances vocales, les intelligences artificielles (IA) ont appris en silence de nous pour produire des contenus à notre place. Du devoir de l'étudiant paresseux à l'article scientifique, en passant par le *deepfake*, le journalisme ou encore l'art visuel, les IA participent désormais à tous les types de production culturelle et se propagent de proche en proche dans chaque recoin de nos vies. Nous partageons avec elles nos souvenirs, nos désirs, nos affects, nos connaissances et nos créations sans la moindre limite. Notre culture, de plus en plus collectivement partagée, s'automatise, s'externalise, circule, se code et se transcoded. La combinatoire générative des IA propose ainsi *ex machina* des myriades d'images, d'écrits, de musiques et de vidéos. Leur vitesse de création dépasse de loin la nôtre. À tel point que certains d'entre nous commencent à craindre une dévaluation de la part créative du travail humain. D'aucuns considèrent même que dans quelques années 90% du contenu d'Internet sera généré par IA. Alors que près de 40 % des pages web créées avant 2013 ont disparu, ce scénario semble de plus en plus probable. Il est donc possible qu'un beau jour on se rende compte que la majorité des contenus en circulation est le produit de nos IA. [...]

Des « simulacres d'œuvres » en surnombre en finiront pour de bon avec la fonction d'auteur, au point de nous effacer de notre propre production intellectuelle. Les générations à venir programmeront leurs IA pour simuler l'ensemble des créations potentielles de leurs ancêtres, philosophes, écrivains, poètes, artistes, scientifiques, cinéastes et musiciens. La puissance de leurs ordinateurs leur permettra de les multiplier quasiment à l'infini au point de recouvrir toute la production humaine passée, présente et future. Les machines auront alors codé et transcoded la culture dans sa totalité. Si on s'accorde sur la forte probabilité de cette hypothèse, on peut d'ores et déjà conjecturer que la grande majorité des écrits de toute l'histoire de l'humanité, c'est-à-dire l'encyclopédie absolue des connaissances humaines, ne peut plus être considérée comme le produit exclusif de l'humanité. Notre culture devient, par une sorte d'effet rétroactif, le fait hybride d'une conscience qui s'efface dans la simulation informatique. »

Mathieu CORTEEL, *Ni dieu ni IA, Une philosophie sceptique de l'intelligence artificielle*, 2025

Texte 8 :

« 1. L'humanité sera profondément affectée par la science et la technologie dans l'avenir. Nous envisageons la possibilité d'élargir le potentiel humain en surmontant le vieillissement, les lacunes cognitives, la souffrance involontaire, et notre isolement sur la planète Terre.

2. Nous pensons que le potentiel de l'humanité n'est toujours pas réalisé dans l'essentiel. Il existe des scénarios crédibles qui permettraient d'améliorer la condition humaine de façon merveilleuse et extrêmement intéressante.

3. Nous reconnaissons que l'humanité fait face à de graves risques, en particulier dans l'utilisation abusive des nouvelles technologies. Il existe des scénarios envisageables qui conduisent à la perte de la plupart, voire de la totalité, de ce que nous tenons pour précieux. Certains de ces scénarios sont radicaux, d'autres sont plus subtiles. Bien que tout progrès est changement, tout changement n'est pas un progrès.

4. L'effort de recherche doit être investi dans la compréhension de ces perspectives. Nous devons soigneusement débattre de la meilleure façon de réduire les risques tout en favorisant les applications bénéfiques. Nous avons également besoin de forums où les gens peuvent discuter de manière constructive de ce qui pourrait être fait et d'une organisation sociale où les décisions responsables pourraient être mises en œuvre.

5. La réduction des risques d'extinction humaine, le développement de moyens pour la préservation de la vie et de la santé, l'allègement des souffrances graves et l'amélioration de la prévoyance et de la sagesse humaine, doivent être considérés comme des priorités urgentes, généreusement financées.

6. Les décisions politiques doivent être guidées par une vision morale responsable et fédératrice, prenant au sérieux la fois les opportunités et les risques, respectant l'autonomie et des droits individuels, faisant preuve de solidarité, et se préoccupant des intérêts et de la dignité de toutes les personnes à travers le monde. Nous devons aussi être attentifs à nos responsabilités morales envers les générations à venir.

7. Nous défendons le bien-être de toutes les intelligences, en y incluant les humains, les non-humains, les animaux, les futures intelligences artificielles, les formes de vie modifiées, ou toute autres intelligences auxquelles les progrès technologique et scientifiques pourraient donner naissance.

8. Nous promouvons la liberté morphologique – le droit de modifier et d'améliorer son corps, sa cognition et ses émotions. Cette liberté inclut le droit d'utiliser ou de ne pas utiliser des techniques et technologies pour prolonger la vie, la préservation de soi-même grâce à la cryogénéisation, le téléchargement et d'autres moyens, et de pouvoir choisir de futures modifications et améliorations. »

-Les membres de Humanity+ (anciennement World Transhumanist Association, WTA), organisation cofondée en 1998 par Nick Bostrom et David Pearce, *La déclaration transhumaniste*, 2012